

# **Déchéance**

***Kylie Ravera***

Ça a commencé par un grand bruit. Un bruit sourd qui a fait trembler la maison, qui m'a jetée hors du sommeil à coups de pied au cœur.

Ma première pensée a été pour Joris, mon fils de cinq ans qui dormait dans la chambre d'à côté.

Peut-être est-ce lié au rêve que je faisais à ce moment, mais j'étais convaincue qu'un avion venait de s'écraser dans le jardin.

Un deuxième coup, plus fort que le premier, a une nouvelle fois ébranlé les vitres. J'ai entendu un vase se briser au rez-de-chaussée.

Ma main a trouvé l'interrupteur, la lumière s'est allumée et j'ai croisé le regard hébété de Mika.

— C'est quoi, ce bordel ?

Mais je n'étais déjà plus dans notre lit. Même si mes oreilles n'entendaient rien de tel, j'avais dans la tête les cris terrifiés de Joris.

Il était dressé dans son lit, les yeux papillotant de sommeil.

— Maman ?

Mes bras ont entouré ses épaules et je lui ai murmuré la première chose qui m'est venue à l'esprit.

— Ce n'est rien, mon bonhomme, tout va bien.

Mais les bruits en provenance du rez-de-chaussée ne laissaient aucun doute : quelqu'un était entré par la force dans notre maison.

« Pourvu que Mika ait le temps d'appeler les flics » ai-je pensé en serrant mon fils contre moi.

Les pas prudents de mon mari ont glissé dans le couloir, j'ai vu son ombre passer devant la porte entrouverte et espéré très fort qu'il ne fasse rien d'idiot.

— Lâchez votre arme ! Et mettez les mains sur la tête !

Ce n'était pas la voix de Mika. Je me suis demandé bêtement de quelle arme on parlait, nous n'avons rien de plus menaçant que des couteaux de cuisine, et la cuisine est en bas.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Cette fois, c'était Mika. Avec un timbre voilé par l'angoisse que je ne lui connaissais guère.

— Il s'agit bien du domicile de madame Neva Aydin ?

Mon cœur a bondi dans ma poitrine. Qui étaient ces personnes qui me cherchaient ? Pourquoi ?

Mika a hésité. Et je l'ai entendu répondre :

— Neva Legrand.

Il a insisté sur notre nom de famille, celui que je porte depuis que je l'ai épousé il y a de cela quinze ans.

— C'est ma femme, a-t-il ajouté.

— Elle est là ?

Silence.

— Nous sommes ici sur l'ordre du préfet, monsieur. Nous avons reçu un ordre de perquisition.

Mon sang s'est remis à couler dans mes veines et j'ai soufflé de soulagement. Des forces de l'ordre, des policiers. Pas des brigands. Et manifestement, nous étions victimes d'une erreur qui serait rapidement rectifiée.

— Reste-là, ai-je chuchoté à l'intention de Joris. Ne bouge pas, je reviens très vite.

Il a acquiescé gravement en serrant son doudou contre lui.

Je me suis glissée hors de sa chambre et me suis avancée dans le couloir, en direction des escaliers.

La première chose que j'ai vue, ça a été Mika debout au milieu de la volée de marches, avec ses mains absurdement figées au-dessus de sa tête. À ses pieds, un balai, la fameuse arme dont devait parler le policier. Incrédule, j'ai imité mon mari en levant les bras, avec l'impression d'être ridicule dans cette posture, surtout combinée à ma tenue – un pyjama orné de kangourous bondissants.

J'ai descendu quelques marches et frêmi en constatant qu'un homme en uniforme pointait effectivement une arme dans ma direction.

— Mon fils est en haut, ai-je balbutié, s'il vous plaît, ne tirez pas.

Je ne me rendais pas vraiment compte de ce que je disais, je voulais avant tout éviter que Joris ne se prenne une balle perdue. Cette idée seule m'obsédait.

— Vous êtes Neva Aydin ?

— C'est mon nom de jeune fille, oui.

— Il a quel âge, votre fils ?

— Cinq ans. Et demi.

La précision était inutile mais je savais que Joris y tenait.

— Personne d'autre dans la maison ?

— Non, il n'y a que nous trois.

La gueule noire de l'arme s'est enfin baissée. Et j'ai pu observer avec stupéfaction qu'ils étaient huit policiers dans notre salon. Six hommes, deux femmes, tous équipés de casques, de combinaisons et de pistolets.

Un homme s'est raclé la gorge et a déclaré :

— Madame Neva Aydin, je suis officier de police judiciaire. Nous avons des raisons de penser que vous fomentez des actions à visée terroriste. Nous allons procéder à une perquisition de votre domicile.

Terroriste ? Perquisition ? Ces mots me semblaient étrangement lointains. Je n'arrivais pas à les imaginer associés à ma personne et à mon foyer.

— Qu'est-ce qui vous permet de dire ça ?

Passé le premier choc, la voix de Mika était plus assurée.

— Et qu'est-ce qui vous permet de débarquer chez nous à trois heures du matin ? De défoncer notre porte ?

— L'état d'urgence, a déclaré sobrement le policier.

Il a fait un geste à l'intention de ses collègues qui ont commencé à se déployer dans la maison.

— Je vais vous accompagner dans la chambre de votre fils, m'a lancé une femme en s'approchant de moi.

Elle s'est emparée de mon coude et j'ai lancé un regard de détresse à Mika. Il avait l'air tellement vulnérable, pieds nus et en caleçon... Il a osé, pourtant, déclarer à ce moment-là :

— Il doit y avoir une erreur, ce n'est pas possible... Nous n'avons rien à voir, de près ou de loin, avec des terroristes. Et des terroristes de quelle sorte, d'abord ? Des islamistes radicaux qui se font sauter dans des salles de concert ? On n'est même pas musulmans...

Ce n'était pas très glorieux, mais c'était la défense la plus directe à laquelle il avait pensé.

— Regardez ce que j'ai trouvé.

Un des policiers était sorti de la pièce qui nous servait de bibliothèque avec un livre à la main. Il le brandissait tout en m'observant avec un regard accusateur.

— *L'Islam pour les nuls*.

J'ai failli m'étrangler.

— Il était entre *La Bible pour les nuls* et *Le Bouddhisme pour les nuls*... Je m'intéresse à l'histoire des religions, ce n'est pas un crime !

— On nous a laissé entendre que vous manifestiez des signes de radicalisation...

— On ? Mais c'est qui, ce on ?

J'ai pointé du doigt en direction du sapin de Noël qui trônait en plein milieu du salon, emberlificoté dans ses guirlandes multicolores.

— Regardez ! Il y a même une étoile peinte par mon fils au sommet... Vous trouvez ça islamiquement radical, vous ?

La pression au niveau de mon coude s'est faite plus forte. Douleuruse, presque. J'ai tourné la tête en direction de la femme policier. Elle m'a paru jeune. Vingt-cinq ans peut-être. Elle portait du rouge à lèvres. Ce détail m'a marquée. Donc, on pense à se mettre du rouge à lèvres quand on va effectuer une perquisition chez des inconnus à trois heures du matin ? Cela m'a semblé encore plus invraisemblable que tout le reste.

Les lèvres rouges ont souri, d'un sourire sans la moindre chaleur, avant d'articuler :

— Vous n'êtes pas allée jusqu'à mettre une crèche sous votre sapin, hein ?

C'est à ce moment-là que j'ai compris à quel point la peur sourde qui avait commencé à me tordre le ventre était justifiée. Et je n'ai rien ajouté pendant que nous montions toutes les deux à l'étage.

Quand je suis entrée dans sa chambre, j'ai eu un coup au cœur en constatant que Joris n'était plus dans son lit. Je l'ai appelé d'une voix étranglée, en essayant d'ignorer la présence inamicale dans mon dos. Une soudaine intuition m'a fait ouvrir la porte du placard, et c'est là que je l'ai trouvé, recroquevillé avec son lapin en peluche.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me cache à cause des voleurs.

Il n'avait pas l'air effrayé, cependant. Cela m'a rassurée.

— Ce ne sont pas des voleurs, ai-je expliqué. Ce sont des policiers.

Il a observé un instant la femme-flic et a dû décider qu'elle collait avec sa représentation de la fonction. Il a accepté de sortir de sa cachette.

— Pourquoi il y a des policiers dans la maison ?

— Parce qu'on pense que ta maman est sur le point de faire de très très grosses bêtises.

À ce moment-là, j'avoue que je suis passée à deux doigts de sauter à la gorge de la policière. Quel besoin avait-elle de raconter ça à mon fils ?

Joris a froncé les sourcils.

— De très très grosses bêtises ? a-t-il répété, perplexe. Et elle va aller en prison ?

— Peut-être.

Je ne connaissais pas cette femme. Je ne lui avais rien fait. Et voilà qu'en quelques mots, elle s'était montrée capable d'élever une barrière entre mon fils et moi, sans que jamais son sourire froid ne quitte ses lèvres au gloss parfait.

Heureusement, Joris n'a pas été dupe. Après avoir gratifié la policière d'un coup d'œil soupçonneux, il est venu se réfugier dans mes bras. Et puis, assise sur son lit, comme quand il n'était encore qu'un bébé, je l'ai bercé jusqu'à ce qu'il s'endorme, malgré la lumière allumée et le regard hostile et méprisant posé sur nous.

Ils sont repartis à six heures du matin, après avoir fouillé chaque placard, retourné chaque tiroir et copié le contenu de tous les disques durs qu'ils ont trouvés. Ils n'ont rien emporté. Et m'ont laissé une convocation au commissariat où je devais me rendre à neuf heures trente cette même journée.

J'ai aidé Mika à fixer une bâche sur la baie vitrée enfoncée. Nous étions trop épuisés pour parler, trop choqués aussi.

C'est en pénétrant dans la bibliothèque, en voyant tous les livres renversés par terre, en découvrant que mon édition numérotée du Petit Prince s'ornait désormais d'une empreinte de semelle de botte, que j'ai craqué.

Pourtant, à huit heures et demie tapantes, un Joris aux yeux remplis de sommeil rejoignait sa classe de grande section de maternelle. Et à neuf heures et quart, après avoir demandé à mon employeur une journée de congé exceptionnelle et sans attendre qu'il me l'accorde, j'étais en face du commissariat.

L'inspecteur qui m'a reçue était du genre débonnaire. Quand je lui ai débité d'une traite l'histoire incroyable qui m'était arrivée, et à quel point j'étais persuadée qu'il y avait erreur sur la personne, il a abondé dans mon sens.

— Ne vous inquiétez pas, ça va être vite terminé. Le temps que mes collègues examinent les éléments récupérés chez vous, s'assurent que tout est normal et que vous ne représentez pas un danger pour la société – ce dont je suis convaincu – tout rentrera dans l'ordre. En attendant...

Il a poussé un papier dans ma direction.

—... Voici une assignation à résidence qui vous impose de rester chez vous de 20h à 6h du matin. En outre, vous avez interdiction de quitter le périmètre de votre commune. Vous viendrez tous les jours vous signaler au commissariat à neuf heures, quatorze heures et dix-huit heures.

— C'est une blague ?

Les mots m'avaient échappé malgré moi.

L'inspecteur a plissé les yeux et m'a d'un coup paru beaucoup moins débonnaire.

— Vous trouvez que la lutte contre le terrorisme prête à rire, madame ?

Un éléphant venait de s'asseoir sur ma poitrine. J'ai eu l'impression d'avoir à faire un effort surhumain pour continuer à respirer.

— Comment je vais pouvoir me rendre à mon travail ?

Il a haussé les épaules, ce n'était pas son problème.

— Et combien de temps ça va durer ?

Le policier a regardé le papier que je n'arrivais plus à lire à cause de mon regard brouillé.

— Jusqu'au dix-huit janvier. Deux petites semaines. Ça va vite passer.

Il s'est levé et je l'ai imité, malgré mes jambes en coton qui n'étaient plus sûres de vouloir me porter.

— À tout à l'heure, m'a-t-il lancé avec un large sourire.

Je le lui ai rendu mécaniquement, comme si je prenais congé d'un ami et qu'on allait se revoir pour boire un pot.

En sortant du commissariat, j'ai appelé Mika et lui ai raconté cette nouvelle entrevue surréaliste. Sa colère m'a fait un bien fou. Notre conversation s'est conclue par une mission : j'allais mettre à profit le temps libre que me laissait cette journée pour trouver un avocat.

J'ai passé des heures au téléphone et sur Internet, à me renseigner sur les tarifs de la profession. J'ai failli laisser passer mon rendez-vous de quatorze heures au commissariat auquel je me suis présentée avec une minute d'avance seulement, sans avoir pris le temps de déjeuner. J'ai signé le papier attestant ma présence sous le regard indifférent d'un policier et je suis repartie en courant, avec l'impression d'avoir une horloge qui carillonnait sous mon crâne.

J'ai appelé Julien, mon patron. Je lui ai expliqué la situation avec franchise. Nous nous connaissions depuis que j'avais commencé à travailler, seize ans auparavant, c'était lui qui m'avait demandé de rejoindre sa société en tant que responsable marketing quand il l'avait créée il y avait de ça cinq ans. Nous avons toujours été assez proches, et je ne m'imaginai pas lui raconter des salades pour justifier le changement d'organisation qu'allait impliquer le coup de massue qui venait de s'abattre sur ma tête. Je lui ai proposé de travailler de chez moi pendant les deux semaines suivantes, afin de pouvoir me rendre aux convocations imposées par mon assignation.

— Mais qu'est-ce que tu as fait, au juste ?

La question était légitime, je n'arrêtais d'ailleurs pas de me la poser moi-même. Mais que ce soit la première chose que me demande Julien m'a blessée.

— Je ne sais pas.

Il y a eu un silence au bout de la ligne. Et puis :

— Écoute, Neva, il faut que je parle de tout ça au comité de direction. Je ne peux pas décider tout seul de ce qu'il convient de faire.

— Attends... Tu ne crois tout de même pas que j'ai quelque chose à me reprocher ?

— Non, bien sûr que non... Mais il faut qu'on pense à l'image de la société. Je te rappelle dans l'après-midi.

À 17h30, alors que j'étais sur la route en direction du commissariat, Julien a laissé un message sur mon répondeur. J'ai profité d'un arrêt à un feu rouge pour l'écouter.

— Neva, on a fait le point avec le codir. Nous acceptons que tu poses deux semaines de congés pour gérer ce qui t'arrive. Fabien va reprendre tes dossiers, il t'appellera demain pour en parler. N'hésite pas à nous tenir au courant de l'évolution de ta situation.

Après un court silence :

— Tu as tout mon soutien.

J'ai cogné violemment contre le volant avec mon poing fermé. Je n'en voulais pas, de ce congé, ce que je voulais, c'était que rien ne change, ou le moins possible. Que mettre mon savoir-faire au service de ma boîte pour gagner des projets reste à nos yeux le plus important.

De retour chez moi à six heures et quart, j'ai trouvé Joris attablé devant une pile de Lego. Emeline, sa nounou, l'avait ramené de l'école comme d'habitude.

— Dites donc, madame Legrand, vous avez un ouragan qui est passé dans votre maison ?

Entre tous mes coups de fil et mes deux interruptions forcées qui m'avaient pris trois quart d'heures à chaque fois, je n'avais pas eu le temps de finir de ranger. La porte vitrée qui avait été brisée resterait quant à elle dissimulée derrière une pile de cartons, le

temps que nous fassions appel à un menuisier. J'avais eu la confirmation sur Internet que les frais seraient à notre charge, mais en ce moment, c'était le cadet de mes soucis.

J'ai scruté le visage de Joris, mais il est resté concentré sur sa construction. Je ne lui avais donné aucune consigne concernant ce qui s'était passé cette nuit, je m'étais résignée à ce qu'il raconte à ses camarades, à sa maîtresse, à Emeline, sa vision des faits. À son âge, les consignes de silence ne servaient à rien d'autre qu'à rendre un fait encore plus intéressant et digne d'être partagé sous le sceau excitant du secret. Mais apparemment, cette fois-ci, il n'avait rien dit.

Échaudée par mon expérience avec Julien, je me suis contentée de marmonner une vague explication à propos de clés égarées à l'intention d'Emeline.

Après son départ, et en attendant le retour de Mika, je me suis assise en face de mon fils et lui ai caressé les cheveux.

— Tu n'as pas dit à Emeline que des policiers sont venus à la maison cette nuit ?

Il a imbriqué trois pièces de Lego supplémentaires sur son édifice avant de secouer la tête silencieusement.

— Et tu n'en as pas parlé à tes copains non plus ? À Noa ? À Louis ?

Nouveau geste de la tête, sans que je n'arrive à croiser son regard.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas qu'ils croient qu'on est des voleurs.

Je ne l'ai pas corrigé, ni sur le fond, ni sur la forme. J'ai simplement laissé une bouffée de colère noire envahir mes veines et se répandre dans mon corps comme un lent poison.

Deux jours plus tard, j'ai rencontré pour la première fois mon avocat, Maître Saloë. Il est venu chez moi pour évoquer la situation.

— Le plus important, m'a-t-il expliqué, c'est de savoir précisément ce qui vous est reproché. Je pourrai ensuite me fonder là-dessus pour monter un dossier qui me permettra de réfuter tout ceci point par point et de déposer un recours au tribunal administratif contre la mesure dont vous êtes l'objet.

— Savoir ce qui m'est reproché... Je n'arrive même pas à comprendre comment trois jours après le début de ce cauchemar, je n'en ai toujours pas la moindre idée.

— L'état d'urgence, a soupiré l'avocat. À moi de faire en sorte de réussir à accéder à votre dossier.

Une question me brûlait les lèvres et j'ai attendu d'avoir raccompagné Maître Saloë sur le pas de la porte avant d'oser la poser, tellement la réponse m'effrayait.

— Combien de temps pensez-vous que cette histoire va durer ?

Il a poussé un soupir.

— Il y a de plus en plus de personnes qui se retrouvent dans votre cas. Les dossiers seront examinés un par un par les tribunaux administratifs, en fonction de leur urgence. En ce qui vous concerne, vous n'êtes pas dans le besoin, votre mari travaille, vous ne bénéficiez même pas de l'aide juridictionnelle. Au regard des nouvelles lois, votre situation n'est pas si grave que ça...

J'ai senti une sueur glacée couler dans mon dos.

Ce soir-là, pour la première fois, Mika m'a demandé :

— Mais qu'est-ce que tu as fait, Neva, pour que ça t'arrive à toi ?

— Tu la vois, là, cette ceinture d'explosifs autour de ma taille ?

J'ai réussi in extremis à ne pas hurler cette phrase à la tête de mon mari. Et je suis partie m'enfermer dans notre chambre.

Le week-end suivant, nous avions prévu d'aller à Paris pour voir mes parents. Et aussi pour assister à un concert de rock, j'avais offert des places à Mika à Noël. Avec mon assignation, j'ai bien sûr été obligée de tout annuler. J'ai prétexté un surcroît de travail pour expliquer notre désistement.

Je n'avais rien dit de ce qui m'était arrivé à mes parents, pour ne pas les affoler. Je n'avais rien dit non plus à mes amis. J'avais honte. Et honte d'avoir honte. Pour la même raison, je n'avais rien posté sur les réseaux sociaux pour protester contre ma condition, ni cherché à contacter les médias pour trouver du monde à s'indigner avec moi. J'avais encore l'espoir que tout se règle dans la discrétion, que cet épisode ne laisse aucune trace visible sur mon existence.

J'ai donc accepté en serrant les dents les reproches de ma mère qui se plaignait de ne pas voir Joris plus souvent. Je l'ai laissé accabler Mika qu'elle jugeait responsable de cet état de fait, en songeant qu'il me faudrait recoller les morceaux plus tard.

Trois jours avant la fin de mon assignation, j'ai eu des nouvelles de mon avocat.

— J'ai enfin eu accès à votre dossier. Est-ce que je peux passer pour en parler ?

Je me suis empressée d'accepter et ai retrouvé Maître Saloë chez moi à quatorze heures trente, à mon retour du commissariat.

— Votre perquisition a fait suite à une dénonciation, m'a-t-il tout de suite annoncé. Voilà d'où viennent les soupçons de radicalisation.

— Radicalisation vis-à-vis de quoi, bon sang ?

L'avocat a levé la main pour m'obliger à le laisser parler.

— La fouille de votre domicile a justement été diligentée pour permettre aux autorités de rassembler des preuves à l'appui de ces assertions. J'ai ici la liste des pièces qui ont été versées au dossier. Il s'agit d'éléments qui ont été trouvés à votre domicile lors de la perquisition ainsi que le résultat de l'analyse de vos disques durs et de votre historique de navigation.

Je lui ai presque arraché la liste des mains dans mon impatience de prendre connaissance de son contenu. À la fin de ma lecture, j'étais effarée.

— C'est à cause de ça, tout ce bazar ? Vous allez pouvoir m'expliquer, Maître, ce qu'il y a d'illégal là-dedans ? Posséder *L'Islam pour les nuls*, c'est hors-la-loi ? Un manuel pour apprendre l'arabe, que j'ai acheté sur un coup de tête avant de passer deux semaines de vacances au Maroc et que je n'ai pas rouvert depuis, ça vaut une assignation ? Et puis concernant les hijabs qui auraient été découverts dans mon placard... Ce sont des robes traditionnelles turques, bon sang, que j'ai mises pour assister au mariage de mon cousin à Izmir, il y a trois ans ! Et puis oui, je suis allée en Turquie à cette occasion. La seule fois au cours de ces vingt dernières années, même si j'avoue y avoir passé pas mal de mes vacances quand j'étais gosse et que je vivais encore avec mes parents. Quant à cette liste de mails hautement suspects à l'intention d'une société en Arabie Saoudite... Il s'agit d'un client de ma boîte, c'est quand même pas compliqué de vérifier ! On a même sablé le champagne avec le Président du Conseil Régional quand on a signé ce contrat. Ils comprennent l'anglais, nos services spéciaux ? Ils sont capables de voir que ces mails ne parlent de rien d'autre que d'équipements de diffusion vidéo qui doivent servir à divertir les cheiks pendant leurs parties de chasse dans le désert ? Et vous allez m'expliquer le rapport avec ces pétitions que j'ai signées contre les OGM, contre le traité transatlantique qui veut nous faire bouffer du poulet aux hormones, et en faveur du revenu universel ? On a le droit de trouver ça utopique, mais est-ce pour autant devenu un crime que de souhaiter vivre dans un monde meilleur ? Et puis, oui, j'ai relayé sur les réseaux sociaux les positions de nos six courageux députés qui ont voté contre la prolongation de l'état d'urgence... Parce qu'ils ont compris, eux, le danger de toucher durablement à l'équilibre des pouvoirs qui est le socle de notre contrat avec l'État, ce qui



nous permet de lui faire confiance, de s'en remettre à lui pour notre protection et la sauvegarde de nos libertés, pour éviter précisément le genre d'arbitraire dans lequel je suis engluée depuis près de deux semaines. C'est à cause de toutes ces opinions déviantes qu'on me considère comme un danger pour la société ?

Maître Saloë m'avait écoutée avec attention mais n'a pas répondu à ma question. Au lieu de ça, il a posé son doigt en face d'une ligne du rapport :

— Que pouvez-vous me dire à ce sujet ?

J'ai froncé les sourcils.

— Consultation de sites de propagande djihadistes ? C'est n'importe quoi ! Je ne suis même pas capable de regarder une aiguille s'enfoncer dans un bras pour une prise de sang sans tourner de l'œil, alors visionner des vidéos de mises à mort par décapitation, ça me serait à la fois moralement et physiologiquement impossible.

— Ça se serait passé via Twitter...

J'ai réfléchi un instant. Et j'ai mis à peu près trois secondes à comprendre.

— Il y a un truc qui m'est arrivé deux ou trois fois. En réponse à un tweet, un compte inconnu au nom banal publie un message du genre « Très intéressant ! D'ailleurs, il y a aussi cette vidéo qui parle du même sujet. » Suit un lien qui, lorsque vous cliquez dessus, vous emmène sur un site où vous n'aviez pas le moins du monde prévu de poser les yeux. Ventes d'armes, porno, appel au djihad... Ce n'est pas difficile de rediriger n'importe qui vers n'importe quelle page contre son gré. D'ailleurs, à chaque fois que ça m'est arrivé, j'ai bloqué le compte en question et l'ai signalé à Twitter. Ça aussi, c'est très facile à vérifier.

L'explication a eu l'air de satisfaire mon avocat.

— De toute façon, a-t-il conclu, votre assignation sera levée dans trois jours. Vous n'avez pas été notifiée d'une prolongation, donc à mon avis, tout devrait se terminer sans davantage de dommages. S'il devait en être autrement, j'ai les éléments pour monter un dossier à décharge.

Je n'étais pas encore en mesure de me sentir soulagée.

— Vous avez parlé de dénonciation... Outre le fait que je ne me connais aucun ennemi capable de m'en vouloir à ce point, cela suffit vraiment à déclencher une tempête chez quelqu'un qui n'a objectivement rien à se reprocher ?

Maître Saloë a poussé un soupir.

— En temps normal, non. Les juges d'instruction sont justement là pour faire la part des choses. Mais aujourd'hui, avec l'état d'urgence et la tension à laquelle tout l'exécutif est soumis, aucun préfet ne prendra le risque d'ignorer une voix susceptible d'empêcher une catastrophe comme celles que nous avons connues. Les dégâts collatéraux deviennent d'un coup plus acceptables.

— Et je suis donc censée accepter mon statut de dégât collatéral sans rien dire ?

Il a haussé les épaules.

— Je vous conseille de ne pas faire de vagues. Une porte cassée, deux semaines de vacances forcées, ça ne fait pas le poids dans la tête des gens contre les morts du Bataclan. Et puis des histoires comme la vôtre se multiplient en ce moment. Les tribunaux vont être surchargés, vous risquez d'attendre des années avant qu'une instance ne se prononce sur les éventuels abus dont vous auriez pu être victime. Évidemment, si vous décidez d'attaquer, je vous suivrai. Simplement, je ne vous le recommande pas.

Il a pris congé et j'ai espéré très fort ne jamais le revoir.

Avec Mika, nous avons ensuite passé la soirée à nous demander qui pouvait être le délateur anonyme. Toutes les petites inimitiés avec des voisins, des collègues, des commerçants, ont été disséquées, me laissant l'impression, finalement, que j'étais entourée d'ennemis et que tout le monde me détestait.

Le lendemain, à onze heures et demie, j'ai reçu un coup de fil de l'école de Joris.

— Madame Legrand ? Nous avons eu un petit souci avec votre fils. Il a heurté un poteau en courant et il se plaint de douleurs à la tête. Il faudrait l'emmener voir un médecin rapidement.

En arrivant à l'école, j'ai récupéré Joris avec un œil tellement enflé qu'il n'arrivait plus à l'ouvrir. Une croûte de sang s'était formée au-dessus de sa paupière droite. Les larmes qui avaient roulé sur sa joue de ce côté étaient teintées de rouge.

Je me suis forcée à sourire pour ne pas lui montrer que j'étais terrifiée et lui ai annoncé sur le ton le plus léger que j'ai pu mobiliser :

— Mon bonhomme, je crois qu'on est bons pour un petit tour aux urgences...

Les minutes qui nous séparaient de quatorze heures avaient commencé à s'égrener dans ma tête dès l'instant où j'étais rentrée du commissariat ce matin. Mika était en déplacement à Paris pour la journée, je n'allais pas pouvoir compter sur lui pour gérer la situation. Il ne me restait plus qu'à espérer que les urgences pédiatriques ne seraient pas trop encombrées.

Nous sommes arrivés sur place à midi et quart et en voyant la file d'attente, j'ai compris tout de suite que nous ne passerions pas dans les temps.

J'ai interpellé un interne et essayé de lui expliquer que j'étais pressée, tout en étant consciente que c'était le cas de toutes les personnes déjà présentes.

— Désolée, madame, m'a-t-il répondu sur un ton las, mais nous traitons les priorités en fonction du caractère d'urgence de chaque situation. Ne vous inquiétez pas, votre tour viendra.

— C'est que...

Je me suis mordu les lèvres, hésitante. Et puis j'ai lâché :

— Je dois me présenter au commissariat à quatorze heures. Si je n'y suis pas... je risque d'être interpellée et placée en garde à vue.

Le jeune interne a écarquillé les yeux et je me suis sentie devenir toute rouge.

— Je vais voir ce que je peux faire, a-t-il fini par déclarer, et j'ai eu bêtement envie de le prendre dans mes bras.

Je l'ai vu se diriger vers la personne qui était sans doute le médecin responsable de planifier la prise en charge des patients. En quelques mots, il lui a expliqué la situation et j'ai senti le regard de l'homme me balayer de haut en bas.

— Et puis quoi, encore ? l'ai-je entendu répondre, suffisamment fort pour être sûr que je n'en perdrais rien, Il faudrait en plus que ses conneries lui servent de passe-droit ? C'est hors de question.

L'interne m'a adressé un haussement d'épaules désolé et je suis retournée m'asseoir à côté de mon fils, le visage en feu.

Je me suis résolue à appeler mes beaux-parents retraités qui habitaient à cent cinquante kilomètres de chez nous. Je leur ai raconté que j'étais coincée aux urgences avec Joris, que Mika était à Paris, que j'avais une contrainte impérative à quatorze heures que je ne pouvais pas déplacer. Ils se sont montrés surpris, et même un peu inquiets, mais ont aussitôt accepté de venir nous rejoindre au CHU.

— Nous serons là dans une heure et demie.

C'était trop juste, mais je n'avais pas mieux. J'ai ensuite téléphoné au commissariat pour leur dire que je serai en retard, que j'avais dû accompagner mon fils aux urgences, mais que je viendrai pointer dès que ses grands-parents auraient pris le relai auprès de lui. Je n'ai pas senti de réticence particulière chez mon interlocuteur qui s'est contenté de me dire qu'il transmettrait le message.

Mes beaux-parents sont arrivés à quatorze heures quinze alors que Joris n'avait pas encore passé sa radio, et j'ai dû écouter la mère de Mika me faire la leçon sur l'importance démesurée que j'accordais à mon travail, alors que rien n'aurait dû être plus important que la santé de mon fils. Je n'ai pas démenti, je n'avais pas le temps, mais je me suis promis de tout leur raconter à mon retour, je n'en pouvais plus de ces dissimulations. Et je suis partie en courant.

Quand je me suis présentée au commissariat, il était quatorze heures trente. L'heure à laquelle on m'a signifié que j'étais placée en garde à vue pour non respect des obligations liées à mon assignation.

— Vous avez le droit de demander à voir un médecin, votre avocat, de prévenir un proche, m'a récité un officier pendant qu'une policière procédait à une palpation de sécurité, à l'issue de laquelle je me suis vu retirer ma ceinture et mes lacets.

Étrangement, malgré le choc, je me sentais très calme. Peut-être parce que j'avais rêvé toutes les nuits depuis deux semaines de ce moment, que je l'avais anticipé comme le début du pire, le signe qu'une machine implacable s'était mise en branle et qu'elle allait finir par me broyer.

J'ai donné le numéro de téléphone portable de Mika à l'officier, demandé à ce que Maître Saloë soit prévenu et signifié que je n'avais pas besoin de voir un médecin. J'ai remis mon blouson, mon sac, mes clés, signé un papier qui répertoriait mes affaires. Et puis je me suis fait photographier, prendre mes empreintes digitales, prélever mon ADN avec un écouvillon buccal. J'ai eu l'impression d'assister à toutes ces étapes en spectatrice, avec détachement. L'alternative aurait été de me mettre à hurler et j'étais quand même consciente que cela ne m'aurait pas aidée.

Une policière m'a ensuite conduite dans une petite pièce sans autre fenêtre que le hublot qui ornait la porte. Une jeune femme, pas plus de vingt ans, était allongée sur l'unique banc. Ça sentait le détergent et le vomi. Quand je suis entrée, la fille s'est redressée. Elle avait un œil au beurre noir et on voyait qu'elle venait de pleurer. De longues traces de rimmel avaient coulé sur ses joues.

— S'il vous plaît, j'ai besoin d'aller pisser, a-t-elle déclaré d'une voix tremblante.

La policière l'a ignorée et la porte s'est refermée dans mon dos, sur deux tours de clé.

J'ai murmuré un vague « Bonjour » à l'intention de la fille, elle ne m'a pas répondu, et je me suis sentie idiote parce que pour elle aussi, sans doute, c'était le jour le plus dégueulasse de sa vie.

Je me suis assise par terre le dos contre le mur, et j'ai commencé à me répéter en boucle dans ma tête, ou peut-être à mi-voix, « ce n'est pas grave, ça va s'arranger », comme un mantra.

Cinq minutes plus tard, une odeur piquante a envahi la pièce, j'ai vu le regard désolé que la fille posait sur son entrejambe humide, et j'ai compris que j'avais tort, que c'était vraiment grave, parce que maintenant, je me sentais prête à sauter à la gorge de n'importe qui, à frapper quelqu'un jusqu'au sang avec toute ma rage, et tant pis si cela donnait raison à ceux qui m'accusaient.

Je me suis mise à sangloter contre mes genoux. Et les minutes de colère et d'abattement se sont enchaînées pendant un temps dont j'ai perdu la notion, jusqu'à ce que la porte s'ouvre à nouveau et que l'on prononce mon nom.

J'ai été escortée par un policier dans une succession de couloirs inédits. J'ai vu par les fenêtres que la nuit était tombée, il pouvait être dix-huit heures, ou vingt heures, ou plus tard. J'aurais voulu avoir des nouvelles de Joris, je me raccrochais à l'espoir qu'il n'avait rien de grave parce qu'il aurait sûrement été examiné plus rapidement aux urgences si ça avait été le cas.

— Si vous voulez aller faire un tour aux toilettes... m'a proposé le policier.

J'ai accepté avec empressement. J'ai aussi longuement bu au lavabo, de peur qu'on ne me propose rien d'autre. Et puis j'ai été introduite dans une nouvelle pièce où m'attendait l'inspecteur faussement débonnaire à qui j'avais eu affaire lorsque je m'étais présentée au commissariat pour la première fois. À part lui et l'agent qui venait de m'accompagner, il n'y avait personne.

— Maître Saloë n'est pas là ? ai-je demandé avec hésitation.

Il me semblait pourtant que j'avais droit à un entretien d'une demi-heure avec lui. Il aurait d'ailleurs dû avoir lieu depuis longtemps.

— Nous sommes dans le cadre d'une suspicion d'actes à visée terroriste, a précisé l'inspecteur, le procureur a ordonné que quarante-huit heures se passent avant que vous ne puissiez le voir.

J'ai dû m'appuyer sur une chaise pour ne pas tomber. Pendant ce temps, mon escorte avait fermé la porte et s'était placée devant, les bras croisés.

L'inspecteur a poussé un soupir.

— Écoutez, je suis pour ma part persuadé que vous n'avez rien à faire ici. Et je préférerais que mon équipe se concentre sur des personnes qui posent réellement problème plutôt que de perdre du temps en gesticulations inutiles pour faire plaisir à nos politiques. Je vous propose une chose : je vous pose quelques questions, vous choisissez de ne pas utiliser votre droit à garder le silence et vous y répondez immédiatement. Jean-Philippe ici présent consignera vos réponses dans un procès-verbal que nous transmettrons au procureur pour établir votre bonne foi. Je suis sûr que nous obtiendrons la levée de votre garde-à-vue dans la foulée et que vous pourrez retrouver votre famille d'ici quelques heures. Je vous promets que ce sera beaucoup moins désagréable que de passer encore deux jours à tourner en rond au commissariat. Tout le monde en sortira gagnant. Qu'en pensez-vous ?

« Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat » : ce genre de phrase sonne mieux dans la bouche d'un coupable que d'un innocent. Je ne l'ai donc pas prononcée et me suis assise en face de l'inspecteur.

J'ai redécliné mon identité et « Jean-Philippe » a entrepris de prendre tout ça en note sur son ordinateur.

— Neva Legrand, née Aydin, a répété l'inspecteur. Vous êtes d'origine turque, c'est ça ?

— Mon père est né en Turquie, ma mère est d'origine syrienne mais a connu mon père là-bas. Ils sont arrivés en France il y a presque cinquante ans.

— Je vois que vous êtes née à Paris, après la naturalisation de vos parents. Quels sont vos liens avec la Turquie et la Syrie ?

— Je n'ai plus de famille connue en Syrie. Les sœurs de mon père vivent toujours en Turquie. Deux de mes cousins, aussi. Mais nous ne sommes pas très proches.

— Vous y retournez souvent ?

— J'y ai passé toutes mes grandes vacances d'été jusqu'à l'âge de douze ans. Après, ma grand-mère paternelle est morte, la maison familiale a été vendue et je n'y suis pas retournée avant le mariage de l'un de mes cousins. C'était il y a trois ans.

— Pourtant, vous avez gardé la double nationalité. Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Pour faire plaisir à mes parents.

— Savez-vous pourquoi ils ont fui la Turquie il y a cinquante ans ?

— Ils ne l'ont pas fuie ! Mon père a fait des études d'aéronautique en Allemagne, il a ensuite trouvé un stage à Paris dans une grande entreprise française et il a été embauché en tant qu'ingénieur. Il a travaillé pour la même société pendant quarante ans, avant de prendre sa retraite.

— Et votre mère ?

— Elle a rejoint mon père quand il est arrivé en France, à la fin des années soixante. Elle nous a élevés, ma sœur et moi, et quand on a quitté la maison, elle a commencé à donner des cours de soutien en maths.

— Votre sœur, où est-elle ?

— Elle vit au Canada. Elle est biologiste.

— Vous parlez le turc ? L'arabe ?

— Je comprends le turc, je ne le parle pas bien. Et j'ai voulu me mettre à l'arabe il y a quelques années. En revanche, je parle couramment le français et l'anglais, dont j'ai besoin pour mon travail.

— Vous êtes pratiquante ?

Là, j'ai tiqué. Je ne me suis jamais senti à l'aise sur les questions relatives à la religion. J'ai commencé par botter en touche.

— Pratiquante de quoi ?

— Désolé, j'aurais dû préciser. Vous êtes de confession musulmane ?

— Je suis agnostique.

Là, c'est l'inspecteur qui a tiqué.

— Vous voulez dire que vous êtes athée ?

— Pire. J'estime ne même pas être capable de me prononcer sur l'existence ou la non-existence de Dieu. Mais j'ai en commun avec les athées de ne croire en aucun prophète et je ne me livre pas non plus à aucune sorte de rite.

— Et vos parents ? Votre sœur ?

— Vous devriez leur demander.

L'inspecteur m'a gratifiée d'un sourire glacial.

— Nous le ferons si cela s'avère nécessaire. Vous pensez donc que les religions sont inutiles ?

— Je pense qu'elles ont eu leur utilité à l'époque où les nations et leurs lois n'existaient pas. Où des prophètes et des histoires édifiantes étaient nécessaires pour répandre des notions d'hygiène et de savoir-vivre au sein d'une société. Quand la crainte d'une punition ou l'espoir d'une récompense dans l'au-delà pouvait compenser les manques d'un système judiciaire balbutiant et faire accepter les coups du sort aux conséquences souvent violentes. Même avec le recul, je ne saurais me prononcer sur le bilan de tout ça... Aujourd'hui, en tout cas, les religions ne devraient plus servir que de prétexte pour faire la fête et célébrer ce qu'on veut quand ça va bien, ou trouver du réconfort dans le recueillement et la prière quand ça ne va pas, si on en a besoin.

— Donc vous mangez du porc et vous buvez de l'alcool ?

Je me suis mordue les lèvres. Je n'arrivais pas à savoir si cet inspecteur était stupide ou s'il appliquait des ordres dont je n'étais pas certaine de saisir la finalité.

J'ai répondu lentement, en articulant bien, histoire que Jean-Philippe ne rate rien :

— Je ne mange pas de porc parce que je suis végétarienne, en raison de mon engagement en faveur du bien-être animal. Et je ne bois pas d'alcool parce que je n'aime pas ça.

— Vous estimez-vous malgré tout intégrée dans la société française ?

Pour le coup, j'ai hésité entre éclater de rire et fondre en larmes. Que je sois née en France, que j'y ai vécu pendant quarante ans, que j'y ai étudié, que je m'y sois mariée, que j'y ai eu un enfant, et puis au-delà de ça, que je ne me sois jamais posé avant ce jour-là la question de mon identité tellement elle me paraissait évidente, tout cela comptait donc moins qu'un détail concernant mon alimentation ? J'avais toujours eu du mal à adhérer à cette injonction « intègre-toi », je la trouvais destructrice, floue et peu motivante. Je lui préférerais de loin « intègre ce qu'on t'offre », avec sa vision positive et volontariste. J'avais donc l'impression d'avoir intégré une certaine culture française, héritée des Lumières, de ce que ses penseurs avaient transmis à travers les siècles, une philosophie humaniste et l'idée que nous étions libres, égaux et fraternels. Je l'avais combinée à d'autres valeurs plus intimes sans avoir à gérer aucune contradiction. Cela m'avait permis d'ignorer assez facilement les quelques piques que j'avais pu recevoir du fait de mon teint caramel ou de mon nom « pas d'ici ». Et honnêtement, jusqu'à ce jour-là, elles n'avaient pas été nombreuses.

J'ai regardé Jean-Philippe dont les doigts étaient suspendus au-dessus de son clavier, je me suis demandée ce qu'il ferait si je commençais à chanter la Marseillaise, ou à réciter le *Dormeur du Val*, ou à lui raconter ce que je savais de l'influence de la pataphysique sur l'œuvre de Boris Vian, et j'ai répondu :

— Je pense être capable de discuter de la dernière saison de *Game of Thrones* avec n'importe lequel de mes compatriotes. Et puis j'adore le fromage. Râler au volant, aussi. Et, encore plus depuis quelques heures, la liberté.

J'ai entendu Jean-Philippe émettre un bruit bizarre, comme s'il étouffait un gloussement, mais l'inspecteur est resté imperturbable.

— Est-ce que vous vous désolidarisez de l'attaque contre Charlie Hebdo ? De la fusillade du Bataclan ?

— Me désolidariser ?

J'ai failli m'étrangler.

— Mais qu'est-ce qui vous fait dire que j'ai jamais été solidaire d'une horreur pareille ? Parce que mes parents sont musulmans, je devrais sauter de joie à l'idée que mes compatriotes, mes amis, se font assassiner par des tarés ?

C'était complètement déplacé mais l'inspecteur a souri pour de bon, cette fois.

— Donc vos parents sont de confession musulmane. Ils sont pratiquants ?

Je me suis agitée sur mon siège, mal à l'aise, avec l'impression d'être tombée dans un piège.

— Ils l'ont été, jusqu'à il y a quelques années. Mon père fréquentait une mosquée et ma mère portait le foulard. Ça ne les a pas empêchés de nous laisser suivre notre propre voie spirituelle, ma sœur et moi.

— Vous voulez dire qu'ils ne sont plus pratiquants ?

— Plus de la même façon. Quelques mois après sa retraite, mon père a reçu la médaille d'honneur du travail. Ça a failli être le plus beau jour de sa vie. Malheureusement, dans la nuit, quelqu'un a taggué « Étrangers, dehors » sur la façade de sa maison. Dans sa boîte aux lettres, il y avait un message qui expliquait en gros qu'il ne méritait pas sa médaille, qu'il l'avait volée aux vrais français, qui, eux, ne portent pas le foulard et ne se rendent pas dans les mosquées. Mes parents ont alors décidé de se faire encore plus

discrets. À plus de soixante ans, ma mère a ôté son voile et mon père a continué à faire ses prières chez lui.

L'inspecteur a émis un claquement de langue, dont je n'aurais su dire s'il exprimait la satisfaction ou la suspicion.

— Qu'avez-vous pensé de leur décision ?

Je me suis rendu compte que mes poings s'étaient crispés autour des accoudoirs et je me suis forcée à souffler pour essayer de me détendre. En vain.

— Je les ai traités de lâches. Ils n'ont même pas porté plainte.

J'ai fixé le policier droit dans les yeux.

— Et je commence à croire qu'ils ont eu raison.

Il n'a rien répondu, juste esquissé un brusque signe de la tête, et je me suis de nouveau retrouvée dans les couloirs du commissariat, Jean-Philippe sur les talons.

La fille n'était plus dans la salle de garde à vue lorsque j'y suis entrée mais la pièce puait toujours autant. Je me suis accroupie sur le sol, au même endroit qu'avant, et j'ai commencé à regretter de ne me souvenir d'aucune prière, parce qu'à cet instant, j'aurais adoré savoir convoquer les foudres de Dieu.

Quand la porte s'est ouverte, peut-être une heure plus tard, j'ai cru l'espace d'une courte seconde que j'allais enfin être libérée. Mais il ne s'agissait que de Jean-Philippe qui m'apportait un sandwich au fromage et une cannette de coca, ainsi que le PV de mon interrogatoire qu'il me demandait de signer. J'ai tout relu attentivement en mâchouillant mon sandwich, et reconnaissant que le compte-rendu était fidèle à mes déclarations, j'ai accepté d'apposer ma signature au bas du document.

J'ai remercié Jean-Philippe pour le sandwich végétarien, pour l'exactitude de ses notes, pour son air désolé aussi. Il m'a offert un carambar d'un air un peu coupable. Et puis la porte s'est refermée sur ma fatigue immense et l'impossibilité absolue de trouver le repos.

Elle s'est ré-ouverte encore deux fois cette nuit-là, pour laisser entrer une prostituée à l'air blasé et une femme d'un certain âge qui avait besoin de dessouler.

La troisième fois, ça a été pour moi. J'ai eu du mal à me redresser quand la policière a prononcé mon nom, mes jambes et mon dos me paraissaient de bois.

Le jour s'était levé. J'ai suivi machinalement mon escorte et j'ai à peine réagi quand elle m'a emmenée devant un comptoir où était posée une bannette contenant mes affaires. J'ai récupéré ma ceinture, mes lacets, mon sac, mes papiers, j'ai signé le reçu et regardé la femme avec une conscience aigüe du vide absolu qui s'était fait dans mon cerveau.

— Vous pouvez y aller. Et pas besoin de revenir pointer aujourd'hui, votre assignation est levée.

Elle m'a indiqué la porte et puis ça a été tout.

Je me suis retrouvée dehors, un peu hébétée. La batterie de mon portable était vide. Je n'arrivais plus à me souvenir du numéro de Mika. Quand bien même, je ne me sentais capable de parler à personne pour faire quelque chose d'aussi compliqué que d'emprunter un téléphone. J'ai marché jusqu'à la gare, me suis mise dans la queue pour attendre le taxi, observant avec détachement les gens s'éloigner de moi à cause de l'odeur que je dégageais.

Le taxi s'est arrêté devant ma maison et j'ai vu Mika sortir aussitôt.

— Comment va Joris ? Son œil ?

Ma voix m'a surprise moi-même, rauque, râpeuse.

Mon mari m'a regardé avec effarement, comme s'il avait besoin de temps pour vérifier que c'était bien moi, et puis il m'a prise dans ses bras, sans dire un mot, et j'ai enfin réussi à lâcher prise.

Mes beaux-parents étaient restés dormir à la maison, ils s'étaient occupés de Joris dont les examens s'étaient montrés rassurants, pendant que Mika, avec l'aide de Maître Saloë, avait entrepris de brasser tout ce qu'il y avait à brasser pour obtenir ma libération. Ça avait fini par marcher, sauf qu'ils n'avaient même pas été prévenus.

J'ai bu le meilleur chocolat chaud de ma vie, j'ai passé une heure sous une douche brûlante, et puis j'ai dormi douze heures d'affilée.

Je me suis réveillée avec la certitude que le cauchemar était terminé et que tout allait redevenir comme avant.

C'était une illusion.

Julien, mon patron, s'est montré ravi de mon retour. Fabien, qui m'avait remplacée pendant mes quinze jours d'absence, beaucoup moins. Il y a eu ces collègues qui ont arrêté de passer dans mon bureau pour me dire bonjour le matin. Il y a eu ces brusques silences à la cafet au moment où j'y entrais. Il y a eu mes difficultés de concentration et ma culpabilité pour cette perte d'efficacité.

Il y a eu ces sourires qui ont disparu de mon univers. La coiffeuse, la boulangère – son beau-frère travaillait dans mon entreprise. L'école de Joris n'a plu eu besoin de moi pour accompagner les enfants à la piscine. Il n'a pas été invité à l'anniversaire de son meilleur copain.

Et les paroles de Maître Saloë ont pris une nouvelle importance : tout cela fait mal, sans doute, mais pas le poids face aux morts du Bataclan.

Au bout d'un moment, je me suis résolue à aller assister à une réunion organisée par un collectif d'« assignés à tort ». J'en suis ressortie en moins d'un quart d'heure, effrayée par la violence de certains, et par la présence de ces hommes en qamis qui prétendaient nous soutenir et nous comprendre.

Je n'étais plus chez moi. À cause de ces gens qui pensaient qu'à cause de moi, ils n'étaient plus chez eux. J'ai essayé de me mettre à leur place, de me glisser derrière leurs yeux, de voir la menace que je représentais pour eux.

Ça n'a pas été difficile. Il m'a suffi d'écouter, de regarder, de lire le flux des informations, des déclarations politiques, des explications en moins de 140 caractères, des commentaires sous les moindres faits divers en ôtant les filtres de l'analyse et de la réflexion. J'ai été à deux doigts de me détester, de détester ma famille pour un choix fait cinquante ans auparavant de venir prendre à un vrai bon français de souche pas musulman un travail épanouissant et une vie confortable. Il n'y avait donc que deux doigts qui me séparaient de l'idiotie. Et le reflet que me renvoyait le miroir d'un visage un peu trop halé, aux yeux un peu trop en amande, qui aurait pu être conçu aussi bien en Turquie qu'en Syrie ou en Iran. Sans ce visage, j'aurais peut-être basculé, moi aussi.

J'ai compris alors quelque chose qui m'a glacé les sangs : on peut être reconnu coupable pour ce que l'on est sans avoir commis le moindre crime. Dans l'esprit de quelqu'un qui a peur, la dissociation entre les individus demande trop d'efforts, il y a un soulagement à trouver chez un groupe de coupables une caractéristique physique, spirituelle, morale, qui en fait des étrangers à soi, et une facilité à associer cette caractéristique à une marque de culpabilité.

Peu importait que je fasse partie d'une majorité, d'une minorité, que je sois une exception : le principe de précaution exigeait que l'on se méfie de moi. Nous étions insidieusement revenus à une ère où il valait mieux enfermer un innocent que laisser un coupable en liberté. La peur avait gagné.



J'ai fini par comprendre et par intégrer tout cela. J'ai appris à faire semblant de l'accepter, parce que je n'avais pas l'âme d'une combattante. Et qu'il y avait, malgré tout, suffisamment d'amour autour de moi et de réconfort dans mon foyer et chez mes véritables amis, ceux qui étaient restés, pour m'aider à lutter contre mes nouvelles peurs – celles qui me vrillaient l'estomac quand on frappait à ma porte ou que je croisais un policier.

Cet équilibre bancal, triste et insatisfaisant a volé en éclat aux élections suivantes. De nouvelles lois ont été votées, car les gens avaient encore peur, ils étaient toujours en guerre contre une ombre insaisissable qu'ils imaginaient voir se couler partout autour d'eux.

Parce qu'il y avait des épisodes de *Game of Thrones* téléchargés illégalement sur l'ordinateur qui avait été analysé au cours de ma perquisition, j'ai été condamnée pour piratage, condamnation qui a conduit mécaniquement, en vertu des nouvelles lois sur la criminalité des binationaux, à la déchéance de ma nationalité française.

J'ai perdu mon travail. Et reçu dans la foulée un avis d'expulsion vers la Turquie.

\* \* \* \* \*

Je me suis installée avec mes parents et une autre famille dans une petite maison à la campagne trouvée grâce à l'une de mes tantes. Nous étions beaucoup d'anciens français à nous être établis loin des villes, là où on avait accepté de nous faire de la place. Il nous a fallu nous familiariser avec un environnement que, pour la plupart, nous n'avions jamais réellement connu.

J'ai dû porter le foulard. Apprendre à parler turc, et aussi des versets du Coran ; pas pour sauver mon âme mais parce que ça pouvait me sauver la vie.

J'ai quitté un pays en pleine crise identitaire pour arriver dans un autre pays qui la vivait de manière encore plus violente, avec à ses frontières des voisins remplis de haine et à sa tête un pouvoir n'ayant de cesse de remettre en cause la place de la femme et la laïcité. Mais j'ai mis tout cela de côté parce que même si je n'étais pas une combattante, j'étais prête à lutter de toutes mes forces pour retrouver mon fils et mon mari.

\* \* \* \* \*

Quinze années plus tard.

Les choses ont changé.

Je ne suis plus obligée de porter le voile. Je donne des cours de marketing et de communication à l'université.

Le Canada est devenu mon pays. Celui où Joris a grandi. Nous y avons retrouvé ma sœur grâce à qui ce nouveau départ a été possible.

Nous avons eu de la chance. Les portes se sont ouvertes au bon moment. Et j'ai embrassé avec joie ce statut de migrante qui m'a permis de me mettre à l'abri avec mon fils.

J'aurais pu faire le choix de rester en Turquie, de m'impliquer dans l'inflexion de son histoire comme l'ont fait certains de mes anciens compagnons de route. Je n'ai pas eu ce courage.

Et s'il m'arrive de repenser à la France avec nostalgie, à ses grandes valeurs dont il y avait tant de raisons d'être fier, à tous ces amis sincères que j'y ai connus, à la légèreté d'y vivre avec la certitude de pouvoir se moquer de tout, j'ai un pincement au cœur en songeant que Joris n'éprouve pour elle que du mépris.

Elle lui a pris son insouciance, ses rires d'enfant et son père.

Mika n'est jamais venu nous rejoindre. Il a choisi de lutter pour une certaine idée de la France, à la fois ancienne et nouvelle, frondeuse et généreuse, réconciliée avec son

héritage complexe. Débarrassée de ses oligarques et de ses opportunistes, ceux qui par leur agitation stérile et leurs diatribes clivantes, par leur crainte de perdre leur pouvoir et leur statut, ont tout gâché. Mika représente à mes yeux la France qui a résisté, celle qui a ouvert ses caves et ses greniers pour accueillir les clandestins. Celle qui s'est sacrifiée, aussi, dans une guerre civile qui n'a jamais dit son nom.

Il est mort en héros, ai-je expliqué à Joris, mais Joris s'en moque, il est en colère, du moins pour le moment. Moi aussi, il m'arrive de m'en moquer, souvent, et je pense que la colère ne m'a jamais quittée.

Il reste encore en France beaucoup d'hommes et de femmes qui la tiennent pour une zone à défendre, qui œuvrent jour après jour pour qu'elle retrouve l'apaisement ; des lois équilibrées et les moyens de les appliquer, une justice incontournable qui soit la même pour tout le monde, et une bienveillance qui donne les mêmes chances à chacun.

Même si je regarde tout cela de loin, maintenant, j'espère qu'ils seront capables de mettre fin à sa déchéance.